



Ébauche critique sur Nietzsche

par Victor Serge

[traduit de l'espagnol
par Nicolas Guichard et Aurore Schmid]

*Texte de revue, épuisé, feuilletable ici même,
téléchargeable sans frais, reproductible à la seule condition
d'une mention de l'auteur ainsi que du site d'origine.*

archyves.net

Le pièce manquante d'un nietzschéisme de gauche

« L'Essai sur Nietzsche, daté de 1917, [a été] adressé à Florent Fels et Marcel Sauvage, directeurs de la revue (alors anarchisante) *Action, Cahiers de philosophie et d'art*, pour être publié à cinq cents exemplaires aux éditions du même nom en 1920 ; le manuscrit fut égaré par l'imprimeur... [Il en existe une] traduction espagnole – partielle semble-t-il – par son ami Costa Iscar in *Tierra y Libertad*, Barcelone, n° 358-363, été 1917, partie I, II, III, sous le titre “*Esbozo critico sobre Nietzsche*” », comme le note avec précision Jean Rière (dans la bibliographie des *Mémoires d'un révolutionnaire et autres écrits politiques 1908-1947*, coll. Bouquins, Robert Laffont, 2001), mais sans que ce texte inédit figure dans le recueil suscité.

Dans le même volume, ne restent des articles signés par Le Rétif dans *l'anarchie* de 1909 à 1912 (recueillis et annotés par mes soins dans une édition de 1989, hélas épuisé) que deux rares spécimens ayant trait à la Russie tsariste, et aucun représentatif du nietzschéisme anarcho-individualiste qui fut pourtant la première sensibilité du jeune Victor Serge. C'est grand dommage que Jil Silberstein, le maître d'œuvre de ce choix partiel et partial, ait fait l'impasse sur les écrits de cette période pour que chacun puisse juger sur pièce de leur intérêt. Mais que ne ferait-on pas pour asseoir la légende d'un écrivain bolchevique pur et dur... têt vacciné contre la maladie infantile de ses premières armes libertaires, et de leur prétendue tentation « préfasciste » selon des amalgames rétrospectifs empruntés à Zeev Sternhell ?

Notons cependant que que l'infatigable Jean Rière prépare de son côté une édition vraiment intégrale des articles publiés et inédits... on l'attend avec impatience. En outre le même nous a aussi signalé qu'il comptait faire paraître l'essai sur Nietzsche dans un volume regroupant des critiques de Serge consacrés aux écrivains. Il n'est jamais trop tard pour combler certaines lacunes...

En attendant, pour ces *Ébauches critiques sur Nietzsche* dans leur contexte existentiel et historique, quelques précisions sont encore nécessaires. En janvier 1912, Victor N. Kibaltitch est arrêté puis condamné pour « complicité de vol par recel » au nom de sa défense, pourtant très nuancée, des actions directes de la dite « bande à Bonnot ». Après cinq années d'emprisonnement à la Santé puis à la Centrale de Melun, il est expulsé vers l'Espagne en janvier 1917. Installé à Barcelone, il entame la rédaction de son essai – dont une traduction partielle sera publiée six mois plus tard dans un journal anarchiste espagnol sous le nouveau pseudo qu'il s'est choisi : Victor Serge. À l'heure où son texte est encore sous presse, il participe activement à l'éphémère insurrection ouvrière qui secoue la capitale catalane sous l'impulsion de syndicats libertaires et socialistes. Marqué par d'autres événements révolutionnaires qui se précipitent à l'Est, il tentera bientôt de rejoindre la Russie, avant d'être réincarcérée en France.

Ce retour réflexif sur Nietzsche paraît donc à une époque charnière. De fait, l'ex-Rétif vient de payer très cher son compagnonnage avec le milieu « illégaliste » parisien, il a eu le temps de tirer leçons d'une épopée en partie autodestructrice où il a perdu tant des proches. Conservant des relations épistolaires avec Émile Armand, devenu le point de référence de la mouvance anarchiste-individualiste, il s'étonne que leurs chevaux de bataille (échangisme amoureux, ascétisme culinaire et vasectomie néo-malthusienne) prennent si peu en compte la guerre et les mouvements révolutionnaires qui sont en train de changer la face entière du

monde. D'où l'intérêt exceptionnel de ce manuscrit qui fait le pont – ou la bascule – entre le précoce Kibaltchitch et le futur écrivain-militant léniniste. Et qui ne le fait pas à la légère, mais sur le fond, en portant la critique au cœur de certaines ambiguïtés, tout en avouant par là même que le nietzschéisme de gauche fut la référence la plus obscure et la plus éclairante de sa famille de pensée.

La force, toujours actuelle, de ces *Ébauches* tient à la distinction subtile que Serge opère dans l'œuvre de Nietzsche, entre le versant « impérialiste prussien » qui défend une morale du plus fort au sens aristocratique le plus littéral, et le versant « apatride européen » qui penche plutôt pour une « énergie créatrice » du « rebelle ». D'un côté, la volonté de puissance produit un « individualisme d'oppression » ; de l'autre, l'élan dyonisiaque de la volonté, la « jouissance égoïste », se mue en « une vertu qui donne » et ouvre à de possibles révoltes affinitaires. Faisant preuve d'une grande honnêteté dans ses analyses, Serge ne sous-estime pas l'emprise du « darwinisme social » sur le philosophe allemand ni la tentation autoritaire qui imprègne le lyrisme volontariste des appels au surhumain. Il en révèle juste l'ambivalence irréductible – surhomme soit du despotisme absolu soit de l'absolue insoumission – et la possibilité pour les exploités « conscients » d'y puiser une énergie d'émancipation hors la « médiocrité » commune.

Insistant en conclusion sur l'importance de la notion « d'entraide », défendue par Kropotkine – non comme un devoir philanthropique, mais comme une loi naturelle –, il ne renie pas l'influence nietzschéenne, mais le réfute dans sa forme brutalement brute, lui préférant une version hybride, complétée de quelque garde-fou libertaire : un a-moralisme de l'émancipation de tous en chacun. Position qu'il réaffirme pour partie en cette année cruciale, 1917, mais dont il va lentement se détacher dans le feu de l'action soviétique, lors de la décennie suivante, sans pouvoir en effacer totale-

ment les traces, dans ses romans, ses dissidences successives et ses loyautés amicales – malgré les silences sélectifs que les gardiens du temple tentent d'imposer à sa mémoire posthume.

Ultime avertissement prémonitoire, l'encore Rétif voudrait trouver l'antidote aux errements de l'aristocratie libertaire – vanté à la même époque par d'autres nietzschéens de gauche Georges Palante ou Élie Faure. Et il ne cesse de prévenir ses camarades d'infortune – présents ou futurs – contre les pièges de l'élitisme anti-autoritaire, le trop fragile équilibre de cette posture à mi-chemin de la misanthropie et du sauvagisme. Et pour cause, il en a trop vu les effets dérisoires, autarciques ou suicidaires. Et il aura bientôt l'occasion d'en découvrir d'autres symptômes : la morgue a-sociale envers les masses se métamorphosant parfois en complexe de supériorité fascinant. En ce sens, les *Ébauches critiques* de Serge nous parlent aussi d'aujourd'hui... et, par exemple, de certaines tournures d'esprit qui ont fait florès depuis que le défunt situationnisme a rendu l'âme, mais gardé en sa légende la rhétorique hautaine d'une politique du mépris.

Y. P.

Montreuil,

le 22 mars 2010.

1. Un philosophe de la violence et de l'autorité

« Tous les dieux sont morts ; nous voulons à présent que le surhumain vive : l'État est la mort des peuples. Moi, j'ai besoin de compagnons vivants. Des compagnons, voilà ce que cherche le Créateur, et non pas des cadavres, des troupeaux et des croyants. Le but de l'humanité ne peut s'atteindre qu'avec ses types les plus élevés. »

(Ainsi parlait Zarathoustra)

C'est par ces paroles que ce créateur nous est devenu cher. Nous l'avons distingué parmi les héros de la vie, de la légende ou des rêves, car en concevant l'existence humaine comme une ascension incessante vers un avenir de liberté et de grandeur, il nous a montré le chemin. Certains l'ont choisi comme maître, en disant que le poète qui créa Zarathoustra ne pouvait avoir servi d'autre idéal que l'anarchisme. Une œuvre fondée sur l'amour de la vie considérée au-delà des croyances, révélée par la pensée d'un libre chercheur audacieux, dans laquelle vibrent de telles forces affranchies et libératrices, ne pouvait servir une autre cause...

En est-il cependant ainsi? Nietzsche parla très souvent de manières bien différentes de Zarathoustra, dans lequel nous avons cru trouver un guide. Son œuvre possède des aspects multiples. Dans l'ensemble, à cause de l'une de ses idées dominantes, elle est essentiellement l'antithèse de l'idéal anarchiste, et c'est même la seule qui ait osé se lever devant nous, puissante et claire, dressant un autre idéal, une autre volonté, une argumentation subtile, forte, persuasive, parfois géniale.

Nietzsche fut un philosophe de l'autorité et de la violence, qui entreprit de les affirmer sans retenue, en leur promettant un avenir illimité.

En vérité, il a été, est, puisque sa pensée vit, notre seul et unique adversaire. Car notre vieux monde a l'habitude de nous opposer des professeurs, des juges, des soldats ou des orateurs, plutôt que des hommes, des idées ou des raisons.

Peu d'œuvres sont aussi habitées que la sienne par mille aspects, elle est paradoxale, profonde, aussi lourde que légère, parsemée de rires, d'invocations, d'invectives, de grands cris et de murmures confidentiels ; elle nous déconcerte par son excès de vie. Il peut donc paraître téméraire de vouloir montrer quelques-uns de ses traits essentiels. N'est-elle pas le produit de toute une existence et d'un infatigable labeur intellectuel ?

Je parlerai d'elle cependant, sans timidité, en suivant l'exemple du plus énergique des libres chercheurs. Mais je résisterai aux facilités de langage, car telle sera ma vérité, recherchée avec l'unique désir de comprendre et de cheminer sans cesse vers une plus grande clairvoyance – Si je ne sais pas me guider moi-même, qui me guidera ? J'ai donc le courage de critiquer, selon ma conviction, et proposer à mes compagnons de route les résultats atteints sans fausse humilité, sans orgueil vain, simplement avec bonne volonté.

Je n'ai certainement pas la prétention de présenter dans ces notes sur Nietzsche une étude critique aboutie de sa philosophie. Je laisserai de côté plusieurs points importants de l'idéologie multiple qu'il nous a légué. Je me limiterai à présenter l'apôtre, fréquemment oublié, d'un idéal de vie autoritaire et forte, non sans une certaine beauté, bien que profondément barbare, ennemi du progrès pour lequel nous luttons.

L'œuvre de Nietzsche nous a beaucoup trompés par son dualisme. Elle contient, à cause de son tempérament, deux aspects antagonistes qui pourtant sont complémentaires. Habituellement nous n'en voyons qu'un, le plus apparent, le seul qui nous convienne dans l'absolu. Nietzsche est un démolisseur et un constructeur. Nous aimons

en lui l'homme destructeur, celui qui nie le dogmatisme moral, le mécréant, l'irrespectueux, le grand nihiliste armé d'un verbe ardent. Nous ne tenons pas compte du fait qu'il détruit pour faire place à un idéal probablement très distinct de celui que nous entrevoyons. S'il cherche à briser les tables des valeurs actuelles, ce n'est pas pour leur substituer un nouvel ordre fondé sur le libre développement de toute personnalité humaine, où l'unique loi serait la loi interne des consciences finalement sublimées et illustrées par la vie libre, mais pour rajeunir l'ordre ancien qu'il croit, veut éternel, car il adore la force brutale qui écrase les vaincus, le geste décisif des puissants, la rude lutte de l'homme contre l'homme, dont résulte l'esclavage des uns et que l'on ose nommer la culture des autres.

Sa passion de l'affirmation autoritaire, de la victoire et de la conquête est tellement forte qu'il la conçoit comme la marque distinctive d'une vie à son apogée. Le reste n'est que décadence, crépuscule, chute dans la corruption, inclination des faibles vers la mort.

Une philosophie se fonde toujours sur un sentiment puissant qui l'inspire et la domine; elle ne peut-être que le sommet d'une structure idéologique. Chez Nietzsche, ce sentiment dominant est l'amour de la vie érigé en résolution absolue, peut-être un peu en réaction contre le pessimisme d'un Schopenhauer ou d'un Hartman. Essayons d'ébaucher grossièrement sa conception: douloureuse, fallacieuse, tissée – qui sait? – d'illusions et d'erreurs, la vie est. Elle est toute beauté, toute splendeur, toute force, création incessante, miracle, jouissance, jouissance surtout. Et même dans la souffrance, car toute vie semble devoir crier éternellement, il y a une part de plaisir inexprimable. Il existe une façon de souffrir qui est noble. Quand l'on a acquis la conscience de ce fait, on consent avec ardeur à tout effort, bien qu'il soit une torture. Il est nécessaire d'aimer la vie, dans sa puissance, sans cesse amplifiée, raffinée et de l'étendre à chaque pas en avant, utilisant à son service toute notre force. Nous voici face à l'idée dominante de Nietzsche: « Il faut mettre la plus grande force au service de la vie la plus intense. »

Voilà ce que l'on a appelé sa « Réforme philosophique ». Jusqu'ici, écrit J. de Gaultier, la philosophie peut se définir comme une « indignation de la vérité ». Nietzsche ne l'accepte plus telle quelle. En quoi la vérité importe? La vérité existe-t-elle? « La fausseté d'un jugement n'est pas pour nous une objection à ce jugement. Nous cherchons à savoir en quoi ce jugement accélère et conserve la vie. » Le nouveau philosophe est l'homme ardent qui crée de nouvelles valeurs, qui donne un sens à la vie, un sens original. C'est l'aventurier qui sait accepter allègrement l'aventure héroïque qu'est vivre. Cet amour de la vie imprime un préjugé positif chez ceux qui furent forts et vécutent abondamment. Et Nietzsche les admire tous de façon égale. Les Grecs, athlètes et artistes, les Vikings, les humanistes et les condottieri de la Renaissance, les Huguenots du XVI^e; tels furent ceux qu'il choisit dans l'Histoire parmi ceux qui marquèrent la vie de leur volonté. Au-dessus de tous s'élève, située hors de son siècle, telle une force démesurée, la gigantesque statue de Napoléon, « idéal noble par excellence... synthèse de l'inhumain et du surhumain. »

À cet instant, il est difficile de distinguer entre ce qui nous rapproche du grand philosophe de ce qui nous en sépare. Si l'anarchisme peut se définir comme « le combat pour la vie la plus intense », nous sommes d'accord avec lui à propos de l'amour de la vie, source de toutes les rébellions, but de tous les travaux. Et nous aussi nous admirons la Force, c'est-à-dire l'Énergie créatrice, renouvratrice, transformatrice, en perpétuelle floraison. Nous avons essayé de créer de nouvelles valeurs: l'autonomie individuelle, l'originalité, le droit absolu à la conscience, la solidarité spontanée, la morale sans dogmes ni leurres; en un mot, de remplacer les abstractions tyranniques que le passé nous impose comme autant de devoirs ou contrats sociaux par une nouvelle réalité: l'Individualité humaine simplement affirmée. Et c'est ainsi qu'au-dessus des forces de ces hommes mesquins du vil temps présent, cet idéal pourrait aussi être appelé surhomme, puisque l'homme n'est que trop fréquemment une brute...

Seulement je ne souscrirai pas volontiers à son éloge à Napoléon. Je connais comme nous tous la grandeur et la valeur de la force. Mais Nietzsche semble n'avoir pas compris l'évolution qu'elle subit. Il a souvent confondu l'Energie et la Violence, qui n'en est que la manifestation la plus inculte. Il existe une autre puissance que celle des conquérants de terres et de richesses, une autre force que celle des armes, d'autres valeurs que celle de la victoire d'un homme sur son semblable. La Force s'est accrue. Par le passé elle se manifestait par la masse et la hache, demain ce sera par la Pensée et la Volonté ; sa victoire dominera la vieille bête humaine, si souvent libérée par les œuvres de la violence ; ce sera la victoire de l'homme sur la nature et sur sa propre nature. Notre « idéal noble par excellence » est l'homme humble et purifié qui dépasse les instincts ancestraux de la lutte bestiale, parce qu'il veut une autre lutte qui n'exige pas moins de valeur ou de puissance, mais qui déjà est plus digne de lui. On a besoin de plus de courage pour briser l'épée que pour s'en servir, pour être libre et libertaire que pour être oppresseur.

« Je vous enseigne le surhumain » écrivait-il, « Parce que l'humanité ne peut poursuivre qu'un seul but : la création de l'homme supérieur et d'une culture supérieure. » Les moyens à notre disposition pour se faire sont la lutte et l'effort. Pour l'individu, il faut être dur avec soi et les autres pour se dépasser. Certainement, celui qui ne sait pas être dur comme il le faut ne saura pas non plus comment être bon. Pour la société, il faut l'esclavage.

L'homme supérieur naît dans une distinction qui bénéficie de l'effort de tous, dirigé au profit de certains. Pour qu'un Pascal puisse penser, il est nécessaire que la majorité des créatures humaines vivent une existence de bêtes de travail, courbées sur la terre, sans espoir. Tel est le naturel des médiocres, qui sont les plus nombreux. Qu'ils servent ! Peu importent leurs souffrances puisque, grâce à leur travail douloureux, peuvent vivre les aristocraties viriles et raffinées, cultivant les belles coutumes, les arts, les plaisirs de la guerre et la recherche intellectuelle. « Races de dominants et races d'inférieurs. »

Nietzsche s'efforce de démontrer l'aspect positif et scientifique de cette idée de progrès fondée sur la servitude des masses médiocres. Pour lui répondre nous pouvons réviser les faits. Sans hésitation, on trouve autant de véritable médiocrité dans les aristocraties constituées que de potentialités parmi les masses. Le progrès n'y gagne rien, s'il est nécessaire de sacrifier pour le seul développement d'un homme supérieur l'existence d'un autre ou d'autres qui pourraient aussi penser et œuvrer noblement. En résumé, nous soutenons ceci : c'est la société qui réunira les meilleures conditions de vie pour tous les hommes, qui offrira le meilleur terrain de culture à l'homme supérieur. L'environnement créé par l'antagonisme constitué par les aristocraties et les masses serviles est malsain. La déformation intellectuelle et morale du dominant est aussi profonde que celle du soumis. Il n'y a pas d'autre homme véritable que l'homme libre, ô philosophe ! Le surhomme, s'il devait exister attaché aux chaînes du commandement, aussi lourdes que celles de l'obéissance, serait véritablement « trop humain ». Et recommencerait ainsi l'histoire sans lustre des Césars, qui sont si peu de chose devant un Epitècte.

Pourquoi le créateur s'est-il arrêté ainsi à cette conception artistique de la Force ? On se le demande, on s'attriste, après avoir suivi sa critique victorieuse et admiré la pulsion fougueuse d'un esprit puissant en quête de l'impossible, de le voir arriver à ce vieux refrain des plus vieilles erreurs de l'homme, c'est-à-dire le culte de la violence et de l'autorité, dont s'éloignent chaque jour de plus en plus les nouveaux hommes supérieurs.

Ceux-ci se trouvent hors des classes sociales et malgré elles. Ils constituent de fait une aristocratie constituée de cerveaux et de cœurs plus nobles. Certains se sont élevés des bas-fonds de la société et ce ne sont pas les moins grands. Mais tous sont unanimes à ne reconnaître aucune autre suprématie que celle qui a comme source seule la valeur intellectuelle et morale des individus.

2. Les deux morales

Nietzsche s'efforça de démontrer que l'éthique a suivi dans l'humanité une double évolution. La morale a deux origines opposées et naît chez les dominants et les esclaves. Il y a deux morales, l'une noble et l'autre servile, car il y a deux espèces humaines, l'une qui règne, l'autre qui obéit.

D'un point de vue positif, n'importe quelle appréciation de cette généalogie de la morale nous révèle que l'idée dominante est la justice. Il reste au chercheur à déterminer quelles valeurs ont aujourd'hui, pour le progrès de l'espèce, les tendances dérivées des deux morales primitives, depuis longtemps confondues avec les coutumes et les opinions de notre vieille civilisation.

Cette recherche, je n'oserai dire que Nietzsche l'a menée à bonne fin. Après tout, son bouillant tempérament militant adopte un préjugé ; il met dans la balance son verbe qui pèse aussi lourd qu'une épée. Maudits soient les vaincus ! Il chante les louanges de la morale noble et invective en même temps les aspirations ancestrales des esclaves qui inventèrent la bonté, la liberté, l'égalité, la piété, la paix. Féminisation, faiblesse des âmes, refuge des faibles. En vérité, jamais aussi profond mépris – ou forte diatribe – n'avait été jetée au visage des « idéologues » ! Christianisme, libéralisme, socialisme, anarchie, idéaux libertaires, rêves d'humanité libérée des laideurs et des douleurs de l'oppression, idées mesquines affirmées dans le passé par les esclaves juifs puis plus tard par de grossiers Allemands – Réforme –, plus tard encore par le peuple français, pourrie de morale chrétienne et de sensiblerie – Révolution Française –, et aujourd'hui par la médiocratie mondiale. Ce sont les pires symptômes de la décadence, « crépuscule des hommes ».

Le nouveau philosophe n'a plus qu'à s'associer aux hommes de la décadence pour accélérer sa décomposition. Plus vite elle s'achèvera, moralement et socialement, plus vite la vie pourra se reconstruire sur les décombres du vieux monde. Si quelque chose nous rapprochait de Nietzsche, ce serait en ce sens. Au-delà des basses « idées

modernes » qui doivent triompher, se décomposer immédiatement, puis céder leurs places à notre éternel idéal noble qui manifesterà la résurrection des puissances vitales de l'humanité, il entrevoit pourtant un autre idéal... Toute élévation du type homme a été jusqu'ici l'œuvre d'une société aristocratique et cela sera toujours ainsi : l'œuvre d'une société qui a foi dans le temps long, dans la hiérarchie, dans l'accentuation des différences d'homme à homme et qui a besoin de l'esclavage dans un sens ou dans l'autre... Le Gai Savoir.

Ce n'est pas à moi de réfuter les affirmations contenues dans cette évocation. Nietzsche les défend avec subtilité, avec obstination, avec tous les recours d'une dialectique formée à l'école des sophistes allemands, avec toute la ferveur d'une conviction passionnée. C'est seulement ainsi qu'il prend la défense de l'autorité combattue de façon acharnée, démembrée par la majeure partie des penseurs. Ce problème de l'autorité et de la liberté peut être résolu par la sociologie. Élisée Reclus, Herbert Spencer, Tylor, pour ne nommer que les meilleurs, ont conclu de l'examen des faits que la « plante humaine » ne peut grandir qu'à l'air libre, en plein soleil... Elle ne possédera toute sa beauté potentielle, ni ne produira ses plus beaux fruits selon son plaisir et sa saine force, que le jour où les ombres qui l'emprisonnent se dissiperont.

La principale erreur de cet individualisme d'oppression, c'est qu'il restaure l'antique conception de la liberté et de la grande action, d'après laquelle l'exercice de l'autorité multiplie les possibilités d'effort utile et de jouissance. Ceci n'est vrai que de façon restrictive, car les bénéfiques que le dominant retire du travail des esclaves ne valent certainement pas la profonde abdication de leurs meilleures énergies. La personnalité de l'opresseur ne s'affirme qu'en se déformant et cette déformation professionnelle conduit à des aberrations fréquemment monstrueuses. Généralement, l'apparente victoire dans le domaine des faits positifs vaut à peine la défaite intérieure, le désastre irréparable, dans lesquels tombent les plus hautes aspirations du cœur et de l'esprit. Aucun homme n'est aussi sujet à l'esclavage que celui qui possède des esclaves.

Il ne peut ni fuir ni se libérer, mais plutôt garder, défendre sa richesse, se perdre dans des travaux serviles ; il ne peut pas contempler, ni aimer, ni rêver, ni penser, ni œuvrer librement ; ses intérêts l'enchaînent. Ces nécessités du combat quotidien, qu'il soit ou non une victoire, tuent lentement et sûrement ce que l'homme a de meilleur en lui.

Pourtant « toute la lumière est en toi ». Le Christ ne dit-il pas qu'en « ayant gagné le monde il a perdu son âme » ? Je reproche à l'individualisme autoritaire de Nietzsche de ne pas prendre en compte le subjectivisme. L'individualiste s'affirme par sa propre valeur intérieure, par la domination de soi, le culte du raisonnement impartial, la générosité, le désintéressement, l'idéalisme qui sont les caractéristiques de l'égoïsme supérieur, par l'effort intense d'une volonté ardente et juge, beaucoup plus proche de la véritable noblesse.

La noblesse ancienne, conséquence de la victoire, réalisa parfois de beaux types d'humanité.

Le seigneur français du XVII^e était si lettré, si courageux, si riche d'honneurs, si plein d'abnégation pour son roi, si imbu de sa supériorité sur le vilain que toute solidarité humaine s'arrêtait pour lui aux limites de sa caste ; ce gentilhomme était sans aucun doute l'homme le plus civilisé que put produire la pauvre espèce humaine à ce moment de l'histoire. Plus tard, les conditions de réalisation de l'individualité noble ont complètement changé. Vouloir revenir en arrière de plusieurs siècles paraît aujourd'hui insensé. Les vilains, les gentilshommes, les nobles, ces trois états ont disparu. Les luttes d'argent, les luttes d'idées, les œuvres de l'esprit ont créé de nouvelles conditions d'existence. Il n'y a plus de classes, mais des distinctions. La suprême vertu n'est plus l'autorité, mais l'originalité, l'indépendance, le dédain du pouvoir.

Les nouvelles noblesses à la différence des anciennes échappent à toute stratification. Elles proviennent de l'immense masse anonyme et y retournent. Il n'y a pas de différence pour l'homme entre races serviles et races orgueilleuses comme chez les chiens entre race de chasse et race de garde.

L'homme noble, l'homme supérieur de demain, sera un homme complet : un esprit clair, un cœur capable d'émotion, une énergie virile. Il ne commettra envers lui-même comme envers les autres ni le crime d'obéir ni celui de commander. Il sera le guide, l'exemple, le sage, le héros, jamais l'homme au fouet. Ce nouvel idéal n'est pas seulement le nôtre. L'histoire de notre civilisation nous révèle l'ascension pénible du troupeau humain vers les hauteurs, où cet idéal naîtra, soumis aux lois aussi certaines, aussi inéluctables que celles qui régissent la chute des corps. Nos sociétés, malgré les périodes de régression vers la barbarie qu'elles traversent – telle est notre époque –, vont du despotisme à la liberté, du règne du garrot et de l'épée au règne de la loi intérieure, de la hiérarchie des classes à l'individualisme. Rien ne pourra arrêter cette évolution qui est liée au même processus que la vie cosmique. C'est en tout cas ce que conclurent certains grands esprits que Nietzsche détesta profondément.

Bien que nous convenions que l'argumentation de Nietzsche est très forte et infiniment séduisante, au fond elle repose sur un préjugé. Cet intellectuel a la passion brutale des énergies actives, extériorisées et positives. On peut voir en lui cet amour de l'effort physique, de la bataille, comme la vécurent nos ancêtres du XVI^e siècle pour lesquels il manifesta une admiration sans réserve.

Mais l'argumentation passionnelle pêche par excès d'un point de vue philosophique et plus encore quand on essaye de lui donner une apparence scientifique.

Nietzsche n'a pas pris en compte une partie de la vitalité et de la beauté des énergies révolutionnaires, actives dans le monde entier, depuis les débuts du siècle dernier, comme si les persécutés, les indomptables, les réfractaires, les idéalistes, les désespérés en lutte contre le vieil ordre social, n'avaient pas témoigné de leur existence dans les classes inférieures, « races d'esclaves », et n'avaient pas eu

d'aussi grandes ressources intellectuelles et morales que celles des classes les plus favorisées.

Par ce seul fait qu'elle a suscité les révoltes, les fermentations idéologiques, les nombreuses tentatives, le socialisme et l'anarchisme, l'idée révolutionnaire s'affirme comme une puissance de transformation qui ne doit pas se déprécier. Et Nietzsche, qui admire toutes les forces, n'a pas su lui rendre justice. Il n'a pas non plus su adapter sa pensée aux résultats des investigations sociologiques modernes. Il oppose de simples affirmations aux travaux des économistes, des psychologues, des sociologues, reconstituant pas à pas les étapes du progrès passé pour anticiper le progrès futur : « la servitude du plus grand nombre est la condition du progrès de la civilisation », telle est l'une de ces thèses préférées, contredite par l'investigation scientifique. Ce n'est pas grâce aux servitudes mais malgré elle que la marche en avant de l'homme vers le bien-être s'est poursuivie. L'un des principaux facteurs du progrès n'est précisément pas l'effort incessant de l'individu pour se libérer de ce que l'on lui impose. On peut ajouter que la seule existence d'injustices dans la société – ce qui constitue déjà un déséquilibre – crée un danger pour la culture. Une civilisation qui n'est comprise que par certains, dont les meilleurs fruits n'appartiennent qu'à une minorité, peut être affaiblie et détruite par les demi-barbares qu'elle n'a pas valorisés. La cité antique périclita ainsi non seulement sous les coups de l'envahisseur, mais surtout à cause de l'indifférence des masses esclaves qui ne consentirent pas à la défendre. Qu'importait au million d'esclaves des sept collines romaines qu'Alaric saccageât les temples couverts de marbre sans valeur à leurs yeux?...

La vérité historique est, contrairement au postulat nietzschéen, que toute élévation du type humain est le résultat d'une libération, que toute culture est le fruit de multiples activités victorieuses contre ce que l'on nous impose et que les sociétés fondées sur la violence et l'iniquité périssent par la violence et l'iniquité.

3. Nietzsche, bon Allemand impérialiste

Les événements actuels éclairent d'un nouveau jour le monde des idées. Dans cette lumière malsaine, nous rencontrons les apparences que nous ignorions et que nous ne prenions pas en compte, et si les volontés obstinées, les droits, et les hautes raisons ne s'affaiblissent pas, les illusions disparaissent par contre irrémédiablement. Depuis la vallée, nous régnons sur le monde. Combien de masques sont tombés face à ceux qui nous connaissent, combien d'idées reniées, profanées, déguisées sans que l'on s'y attende, déformées, et combien de visages voilés!... Et même les morts, dont l'œuvre nous paraissait définitive, se transforment. Il me semble, enfin, entrevoir un nouveau Nietzsche, le véritable, qui fut un bon Allemand impérialiste sans même le vouloir. « Puisqu'on voit dans les cieux poindre l'aurore noire/Du plus fort », selon les beaux vers de Victor Hugo, puisque les tables de la loi, sur lesquelles furent inscrites les définitions du Bien et du Mal, ont été brisées et que seule la violence s'impose, le penseur qui écrivit *Aurore*, qui voulut situer l'effort de vivre « au-delà du Bien et du Mal », le grand amoraliste nous apparaît déjà comme un précurseur. Il a précédé l'Allemagne impérialiste que nous connaissons sur la voie qui succède aux décombres d'une civilisation.

Allemand et allemand impérialiste contemporain, il semblerait que Nietzsche l'ait été jusqu'à la moelle des os. De ses origines germaniques et protestantes proviennent son tempérament actif, son sens des réalités, sa vigueur passionnée si différente de l'insouciance d'un sceptique français comme Renan ou Anatole France, ou du positivisme réflexif des libres-penseurs anglais, tels que Bain, Spencer, Stuart Mill. Fils d'un pasteur protestant, il doit certainement à sa profonde culture chrétienne de comprendre si pertinemment les questions de morale ou d'être capable de se libérer des opinions admises. L'auteur de *l'Antéchrist*, pendant les heures les plus tragiques de sa vie solitaire, signait ses lettres : le Crucifié, et a donné à l'un de ses livres ce titre dont la signification douloureuse provient d'un épisode de l'histoire évangélique : *Ecce Homo*. On mesure par

là en quoi sa prime éducation chrétienne a contribué à former sa prodigieuse personnalité. Signalons qu'il n'existe pas aujourd'hui dans les pays latins de groupement religieux comparable par le sérieux de sa foi, de ses coutumes et par sa liberté de pensée au protestantisme allemand ou anglais.

Au moment même où Nietzsche écrivait, d'autres penseurs en France et en Angleterre poursuivaient particulièrement le même but, en s'inspirant de la même conception scientifique de l'univers, appliquant, comme lui, à l'étude des plus complexes phénomènes de la vie humaine les notions récentes du déterminisme. Spencer, que Nietzsche invectiva dans une de ses pages les plus injustes, produisit un travail énorme dans ce sens. Et pour montrer le contraste existant entre le tempérament intellectuel de l'impérialiste allemand moderne et de celui de ses rivaux, nous citerons Taine qui fut lui aussi implacablement logique, consacrant sa vie entière au culte de la pensée, en aimant de toute son âme de poète la vie, et en celle-ci la Force; Guyau qui, étudiant l'éthique, a fondé la morale anarchiste dans une œuvre définitive, *Essai de morale sans obligation ni sanction*; et enfin Carlyle « ce provocateur semi-comique, ce trompeur dépourvu de goût », selon Nietzsche et qui, comme lui-même, peu avant lui, adora le créateur de nouvelles valeurs... Taine et Guyau, avec leur méthode française, leur esprit souverainement philosophique, l'harmonie de leur pensée et de leur langage, ont formulé les mêmes conceptions mais sans violence, sans impétuosité, et sans que la base de la vie en soit pour autant modifiée; Carlyle, animé de la flamme du descendant des croyants en l'illumination intérieure, resta aussi, il semblerait, séparé de la vie active sans penser que toute idée « est une force qui tend à se réaliser ». Le tempérament guerrier de Nietzsche fut nécessaire pour que le déterminisme, l'atavisme, l'amoralisme, réussissent à être dans la réalité quotidienne de nouveaux mobiles d'action, de nouveaux « motifs de vivre ». Il suffit, pour se rendre compte de ces différences de caractère, d'ouvrir un livre de Nietzsche et de comparer l'une de ses pages avec une de celles de Taine; par exemple :

« Ecris avec du sang et tu apprendras que le sang est esprit », disait Zarathustra. Son créateur écrit en vérité avec son sang. Dans ce style trépidant, virevoltant, aussi bien fébrile qu'exaspéré, enivrant, hérissé d'apostrophes et d'invectives, bordé d'images brillantes, unique, il a mis sa propre vie.

Signalons ici que cette faculté de se passionner pour les idées, qui se fait rare parmi les humanistes d'aujourd'hui, coexiste en Nietzsche avec une extraordinaire aptitude à la spéculation abstraite. De plus, seules les races germaniques semblent, dans notre vieille Europe, avoir hérité du don d'investigation métaphysique des anciens hindous. Seules elles ont osé creuser au plus profond les problèmes de l'Essence, de la Cause première et de la fin. De Leibniz à Nietzsche, elles ont donné au monde plusieurs générations de philosophes et de métaphysiciens assez audacieux pour essayer de concevoir l'univers. La France a produit Auguste Comte; l'Angleterre Spencer; l'Allemagne Hegel et aujourd'hui Haeckel, le plus métaphysicien des scientifiques. Nietzsche appartient à cette grande école, en tant que disciple de Schopenhauer. Par cette paternité intellectuelle, il reste uni aux prodigieux sophistes, aux abstraiteurs de quintessence, aux créateurs de cosmogonies que furent Hegel, Fichte, Schelling et Hartman. Seul son préjugé fondamental est contraire à celui de son vieux maître. Il veut, non pas l'extinction du vouloir vivre par les renoncements du sage, mais plutôt l'exaltation de la volonté de puissance par l'activité du destructeur et du créateur. Il ne veut pas fuir mais plutôt accepter avec jouissance la noble douleur de vivre.

* * *

Ce qui caractérise l'élite intellectuelle allemande actuelle, c'est une espèce de culte de l'intelligence et de la force brute, alors que

pour les autres peuples, chez les Latins spécialement, la culture est synonyme de raffinement, de renoncement à la violence, de prédominance des valeurs spirituelles. L'impérialiste allemand contemporain est profondément amoureux du savoir, poète, esprit spéculatif, mais met décidément l'intelligence au service de la force brutale. Il semble comprendre la violence victorieuse comme la complète réalisation de la force. Peut-être que l'on pourrait définir ainsi la loi plus générale de sa pensée, celle qui donne à toutes les autres le système initial : culte de l'intelligence, culte de la force. De là découlent l'impérialisme, l'organisation sociale, les castes, les dignités, l'aptitude à obéir et à diriger, l'absence de scrupules moraux, le dédain des idées, surtout des idées modernes, c'est-à-dire le mépris napoléonien des idéologues. Que reste-t-il du concept de Justice quand le canon retentit ?

Que l'on juge les faits actuels qui se développent dans un enchaînement dont aucun chaînon n'échappe à notre regard, depuis les guerres bismarckiennes jusqu'à la nouvelle destruction présente. Ils ne sont rien d'autre que la traduction des concepts que Nietzsche exprima prophétiquement quand il écrivait :

« L'heure revient, toujours à nouveau, l'heure dans laquelle les masses *sont disposées* à sacrifier leur vie, leur fortune, leur conscience, leur vertu pour se procurer cette jouissance supérieure et pour régner, nation victorieuse et tyranniquement arbitraire, sur d'autres nations... » (« De la grande politique », *Aurore*)

« Nous sommes entrés *dans l'âge chronique de la guerre*, dans la guerre scientifique et en même temps populaire, de la guerre faite en grand par les moyens, les talents et la discipline employés. Tous les siècles à venir regarderont avec envie et respect cet âge de perfection. »

« Nous, apatrides, « bons européens », réfléchissons à la nécessité d'un ordre nouveau et aussi d'un nouvel esclavage. »

« ... parce que, croyez-moi, le secret pour récolter la plus féconde des existences et la plus grande jouissance est de *vivre dangereusement*. Soyez détresseurs et conquérants si vous ne pouvez pas être

dominants et possesseurs, vous qui cherchez la connaissance. » (*Le Gai savoir*)

Ou quand il s'exaltait avec la même ferveur qui a dû guider les mauvais bergers de la nation militaire :

« Vous dites que c'est la bonne cause qui sanctifie même la guerre. Je vous dis : c'est la bonne guerre qui sanctifie toute cause. » (*Zarathustra*)

Ces passages d'aphorismes écrits il y a vingt ans deviennent singulièrement significatifs quand ils sont rapprochés des suivants :

Le grand sage Ostwald qui créa l'énergétique écrivait : « L'Allemagne veut organiser l'Europe... Ici tout tend à tirer un *maximum* de rendement de la société... L'étape de l'organisation est une étape de civilisation plus élevée. » « La culture est une organisation spirituelle du monde » qui n'exclut pas la sauvagerie sanglante... « Elle est au-dessus de la morale, de la raison, de la société... » (Citations de Romain Rolland de son livre *Au-dessus de la mêlée*).

On le voit déjà : fils spirituel de Goethe, de Hegel, de Heine, de Schopenhauer, Nietzsche est aussi manifestement de la race de Bismarck et de Hindenburg, de la race des prédateurs.

Entre sa vision de l'avenir et la nôtre, il y a un fossé impossible à combler. Deux idéaux restent présents dans notre pauvre humanité détruite : impérialisme, libéralisme. L'un s'affirme dans le fratricide, la victoire par le couteau ou le feu, l'oppression, la crucifixion perpétuelle d'une autre espèce ; l'autre désigne une nouvelle voie, la seule qui puisse amener l'être humain vers une saine perfection sans bestialité, vers des victoires qui ne soient pas ternies par les chutes dans la lie, le sang, le mensonge, la haine folle et l'aveuglement...

Ces idéaux soutiennent la lutte dans toutes les nations et sans aucun doute dans tous les cœurs. Il y a un Nietzsche libéral, une Allemagne libérale, comme il y a une Angleterre, une France, une Amérique impérialistes. Les deux sensibilités, l'une héritée du passé immémorial des supplices ancestraux et l'autre suscitée par l'instinct de bien-être, levier de tout progrès, prédominent alternativement

dans n'importe quel groupe ethnique ou national. L'Allemagne contemporaine, dans ses tendances les plus générales et l'œuvre de Nietzsche, exprime l'impérialisme conscient dans son plus haut degré de développement.

Souvenons-nous du brillant idéalisme rebelle de l'Allemagne de Schiller, du paganisme admirable de Goethe, de l'invincible logique nihiliste de Stirner, du socialisme de Lassalle et de Marx, du révolutionnarisme de Wagner ; souvenons-nous de tout cela pour connaître la *puissance des idées*, nous qui n'avons d'autre force que celle de l'idée ! Le culte néfaste de la violence a fait de l'Allemagne la horde que nous voyons. D'autres pensées, d'autres volontés, déjà en activité la régénéreront, quand elle aura compris que la libération de la brute humaine, bien qu'armée de science et de logique, n'est pas un accès au surhumain, mais plutôt un retour à l'anthropoïde progathe, au sous-homme des cavernes.

4. Le rebelle : l'influence

J'ai présenté le Nietzsche impérialiste qui par l'accomplissement du surhumain ne réussit qu'à rester « trop humain » et trop actuel en cet instant de vertige. Mais toute personnalité est multiple. Il serait plus juste de dire qu'en chacun de nous, il y a diverses personnalités potentielles ou actives qui successivement dominant, nous faisant adopter des attitudes divergentes ou contradictoires. C'est ainsi, que sous la pression de circonstances exceptionnelles, des caractères inespérés se révèlent, incohérents et logiques, paradoxaux et nécessaires.

Tout l'Homme est dans chaque homme et plus la vitalité d'un individu est grande, plus il devra concilier ses intimes contradictions. L'autoritaire passionné, en se sentant limité de toutes parts, ennuyé par les mille obstacles de la société, faite d'innombrables intérêts enchaînés les uns aux autres et opposés au développement de l'Homme prédateur, souffrant de se voir encerclé par des créatures médiocres, des institutions décrépées, des petites gens et des misères,

l'autoritaire, nous disions, lui aussi se rebelle. Telle est de nos jours l'*impossibilité de vivre* contre laquelle tout homme de pensée et de volonté, même quand il est notre ennemi, doit élever sa protestation au plus vite. Toute la différence entre son geste et le nôtre réside dans la conscience des mobiles et des fins. Celui qui voudra se diriger librement vers l'avenir avec ses frères doit se rebeller au nom de la souffrance commune, dont la sienne n'est qu'une infime parcelle. Celui qui veut être un Dominant et ne le peut pas doit se rebeller contre les obstacles qui retiennent sa force. Nietzsche fut celui-là et le fut magnifiquement. Pamphlétaire, non pas simplement de ceux s'élevant contre les tyrans d'un jour, mais de ceux qui marquent une société entière du sceau de leur mépris sarcastique ; satirique à la manière de Juvénal, d'Aristophane, ou plus proche de nous, de Rivarol, qu'il appréciait ; critique et ironique, semeur de paradoxes et d'idées qui secouèrent nombre de torpeurs... Car la rébellion lui ouvrit de clairs horizons et parfois c'est ainsi qu'il s'approcha étrangement de nous ! Contradictoire et paroxystique, il devient difficile, en parlant de lui, de ne pas l'imiter tant les divers aspects de son œuvre sont déconcertants. Est-il vrai que c'est l'apôtre de la violence qui écrivit sur la *façon d'arriver à la véritable paix*, qu'un jour viendrait où le peuple le plus puissant briserait volontairement son épée ? « Plutôt mourir que haïr et redouter, et plutôt mourir deux fois que se laisser haïr ou redouter. Il est nécessaire qu'un jour cette maxime supérieure devienne celle de toute société établie » (*Aurore*).

Nietzsche entrevit toute la liberté, toutes les possibilités de vie offertes à l'homme futur, à celui qui viendra bien après nous, quand les chaînes tomberont ; il comprit à un certain moment de haute sérénité, quand se taisaient en lui les voix impérieuses des instincts primitifs, dans quelle direction la beauté nous mène à travers les ombres actuelles. Et il l'a affirmé en termes définitifs. Je ne citerai que l'une de ses pages les plus critiques. Voici comme il décrit le militarisme.

Un obstacle à la culture – ici les hommes n'ont pas de temps pour les affaires productives ; l'exercice des armes et les déplacements les

occupent toute la journée et il est nécessaire que le reste de la population les soutienne et leur rende visite ; mais leur uniforme est voyant, bariolé, comme s'ils arrivaient d'un bal masqué, ici il n'est admis que peu de qualités distinctives ; les individus se ressemblent plus qu'ils ne se distinguent, ou du moins on les traite comme s'ils étaient identiques ; ici on exige obéissance et on obéit sans comprendre ; on ordonne et on se garde bien de convaincre ; les châtimens sont peu nombreux, mais bien trop durs et trop souvent extrêmes ; la trahison est considérée comme le crime majeur et les plus courageux sont les seuls qui osent critiquer les abus. Ici la vie a peu de prix et l'ambition se révèle bien souvent comme ce qui la met en danger. Quelqu'un qui entendrait ceci s'exclamerait sans doute : « Voici l'image d'une société barbare menacée par les dangers ». Un autre ajouterait peut-être « c'est la description de Sparte ». Mais un autre pourrait aussi avec l'air pensif « soutenir que c'est la description de notre militarisme moderne, tel qu'il existe au milieu de notre civilisation et de notre société indifférente – anachronisme vivant, image, comme je l'ai déjà indiqué, d'une société barbare menacée par le danger, œuvre posthume du passé qui, par les engrenages du présent, ne peut avoir plus que la valeur d'un obstacle ». (« Le voyageur et son ombre », *Humain, trop humain*)

Avec plaisir, il écrivait : « Nous, apatrides, bons européens »... Au crédit des ses grandes conceptions, il est nécessaire de mettre celle de l'Européen, fils non pas d'une nation ou d'une race, et encore moins d'une société fondée sur un égoïsme, somme de visées mesquines, – un État –, mais plutôt de toutes les races qui ont mélangé sur la vieille terre d'Europe leurs coutumes, leur sang, leur sève pour produire les complexes générations actuelles, héritières en vérité de tout l'effort humain. Et combien indigentes sont les petites patries ambitieuses selon cet auteur ! On comprend Zarathustra quand il dit :

« Qu'importe la patrie ! Nous voulons lever les voiles vers là-bas, vers le pays de nos fils »

« Suivez vos chemins et laissez les peuples et les nations suivre les chemins obscurs dans laquelle aucun espoir ne luit. »

Il plaçait les trônes dans la fange et avait en horreur la place publique comme les politiciens qui en sont les mouches vrombissantes ; il ridiculisait les moralistes, dont les vertus ressemblent aux pavots qui « procurent un bon sommeil ».

« Je suis Zarathustra, l'impie qui dit : qui donc est plus impie que moi pour pouvoir jubiler de son propre enseignement ? »

* * *

Il ne faut pas trouver étrange de le voir exprimer ainsi des idées qui habituellement semblent contradictoires. L'origine de ses erreurs – et je crois qu'un tel mot s'impose – se trouve dans l'origine même de la force qui fit de lui le grand poète, le pamphlétaire et le nouveau philosophe : l'extraordinaire intensité de sa vie cérébrale élevant à la conscience une vitalité instinctive hyperesthésique. En ayant tout essayé, il put aussi tout comprendre et presque tout exprimer. Et, étant trop volontaire, aimant avec excès le fait de se sentir vivre intensément, il ne consentit pas à se plier aux systématisations logiques de la pensée qui finissent toujours pas emprisonner. Il vaut mieux paraître inconséquent. L'essentiel n'est pas qu'on impose en plus à l'actuelle admiration des hommes un nouveau dogmatisme philosophique mais plutôt qu'on les réveille puisqu'ils dorment dans le lit des vieilles croyances, qu'on les fasse vivre et, surtout, qu'ils puissent vivre par eux-mêmes intensément, contempler, comprendre, créer.

Tel fut, sans aucun doute, sa conception, comme la nôtre, et je crois que nous devons regretter non pas qu'il fût fréquemment paradoxal ou inconséquent, mais qu'il ne le fut qu'en *apparence*.

Une logique suprême le guidait : en lui, le rebelle comme le chercheur hardi ne cessait d'obéir aux injonctions du philosophe de l'Autorité et de la Violence. Les États, les patries, les armées, les églises, la famille, la morale, les idées modernes, autorités décrépies minées par les décadents qui veulent la bonté, la justice, l'égalité, la paix... parce qu'ils dégénèrent.

Les ressorts de la grande action s'usent en eux : ce sont des hommes diminués et, puisque dans cette société l'humanisme croît en faisant reculer les formes saines de la vie impie et belliqueuse, il est nécessaire de précipiter l'effondrement de ce monde qui tombe...

« L'homme doit être le meilleur des prédateurs. »

« Brisez, brisez les bons et les justes. »

Cette thèse, nous en avons déjà vu les faiblesses et les erreurs qu'elle contient fondamentalement. Il y croyait avec toute son âme et ne fit rien d'autre que de l'exposer et de la défendre en dialecticien passionné, et voilà la raison de ses révoltes.

* * *

Il y a une curieuse étude à développer sur les affinités des contraires et ses influences psychologiques. On n'a pas toujours été juste sur Nietzsche. Au fond, il s'exprima très clairement et brutalement. Pour voir en lui autre chose que le rebelle et le critique, on doit certainement faire preuve de bonne volonté. Comment expliquer alors autrement que par l'« affinité des contraires » son immense influence sur des groupes de mentalités diamétralement opposées ? En bon impérialiste allemand, il trouva en France de nombreux disciples. Aristocrate autoritaire, il a été si apprécié par les anarchistes qu'il y en aurait apparemment qui se disent « nietzschéen ».

Je risquerai deux explications : j'aime en lui sa vitalité débordante, communicative à tous ceux qui s'en approchent, tel est le prestige de la vie. Nous tous sommes fatigués des philosophies incolores, des verbiages, des mots fatigués, des expressions hypocrites, des enseignements sans sincérité ni passion. On finit dans l'obscurité. Ah, les pensées grises qui végètent dans toute cette vie exsangue, les discours officiels, les pauvres petits mensonges, les minuscules idées de Lilliputiens ! On aimerait se boucher les oreilles et crier : Assez ! Le sommeil vaudrait mieux que cette décadence de l'âme. Bienvenue, qu'il entre, d'où qu'il vienne, l'homme qui aime et qui hait, dont la

parole sincère nous dit : *Je veux, faites place, ou je m'ouvrirai un chemin malgré vous.*

Cet homme, bien qu'il soit notre adversaire, nous donne l'exemple et nous apporte quelque chose de très grande valeur : sa vérité, une vérité précieuse.

La seconde explication serait celle-ci : nous aspirons tous instinctivement, connaissant nos diverses insuffisances, à nous compléter. Nous sommes ainsi attirés vers ceux qui précisément ont des qualités contraires aux nôtres. En étant doux, nous aimons les violents et, en étant rationnels, nous cherchons volontairement les instinctifs. Sentimentaux, les durs nous plaisent. C'est l'appel des autres forces de la vie que nous entendons dans notre for intérieur et nous ne cessons pas de nous diriger vers nos virtualités ignorées.

Revenons-en aux faits : quel que soit sa cause, l'influence de Nietzsche dans le monde latin et dans les milieux libertaires fut très grande. Naturellement, son enseignement s'est trouvé déformé. On peut dire de ses disciples qu'ils ne le comprirent jamais bien... « Toute parole de vérité, si elle est écoutée par trop d'hommes, se transforme en mensonge à cause des superficiels, des calculateurs, des charlatans » a écrit un autre individualiste, notre anarchiste Han Ryner. Comme dans la parole de Nietzsche il n'y avait que vérité, on remarque qu'elle a été méconnue et déformée systématiquement par certains pour la rendre anarchiste, par d'autres pour justifier, par des arguments extraits de ses œuvres, leur esprit bourgeois, leur ambition, leur égoïsme assez vulgaire, qu'il aurait méprisé comme la dernière des choses trop grotesquement humaine...

Mais telle est la chance de tous les enseignements. Les misères passent, l'œuvre reste. La semence que Nietzsche lança, tomba aussi sur de meilleurs terrains sur lesquels elle a proliféré. Elle produisit un vaste mouvement intellectuel. Je n'aurai pas la témérité d'en faire un examen complet, mais j'indiquerai seulement certains noms qui témoignent de la valeur du nietzschéisme dans la culture française. Sans aucun doute son influence a été énorme, particuliè-

rement à l'époque contemporaine. Et peut-être en France bien plus qu'ailleurs.

Henri Albert, Lichtenberger ont traduit avec une extrême précaution sa pensée pour la faire sentir dans ses plus subtiles nuances. D. Halévy lui a consacré une biographie aussi pieuse que complète. J. de Gaulthier, l'un des esprits spéculatifs les plus originaux à l'heure actuelle, l'a commenté et expliqué dans plusieurs ouvrages de valeur ; G. Palante, sociologue et critique, s'est inspiré abondamment de son œuvre ; le docteur Élie Faure aussi, dans ses études sur l'art, et Georges Sorel dans ses travaux de sociologie, parmi lesquels *Réflexions sur la Violence*.

Dans le monde libertaire, seule la tendance individualiste a ressenti cette influence, et très profondément. J'ai l'impression pourtant que généralement il y a eu un malentendu par ignorance de l'ensemble des conceptions de Nietzsche. Certains anarchistes russes principalement se qualifièrent de nietzschéens. Aux États-Unis, le journal anarchiste italien *Nihil* représentait cette tendance. À divers degrés, on trouve la même influence aussi bien dans le travail de Libero Tancredi en Italie, dans la revue *El Unico* éditée au Panama, dans *l'anarchie* de Paris que maintenant dans l'organe individualiste français *Par-delà la mêlée*.

Mais cette influence est-elle bonne ? ... Je n'ose y répondre par l'affirmative. Les ouvriers qui forment la majorité de nos groupes n'ont pas généralement la préparation suffisante pour affronter avec esprit critique l'énergique séduction de l'impérialiste passionné. Il arrive souvent qu'ils ne le comprennent pas ou qu'ils le suivent immédiatement, presque aveuglément. Et le suivre lui, c'est nous abandonner. Il arrive aussi – et c'est peut-être pire – qu'en voulant suivre l'idéal du surhumain qu'il nous offre, si disproportionné par rapport aux forces présentes en lutte contre les réalités terriblement médiocres, je ne sais quel orgueil puéril s'empare de notre compagnon et l'isole dans un « culte du moi » stérile et limité.

Malgré ces réserves, on ne peut s'empêcher de voir en lui un initiateur. Il nous fait penser et nous fait vivre. Et pour ceux qui, grâce au

développement de leur esprit critique, savent rester fidèles à eux-mêmes, il y a dans son œuvre tant de richesses fécondes.

* * *

Appliquée aux problèmes sociaux, sa philosophie n'est pas en résumé très originale. Elle n'est pas autre chose qu'un darwinisme social exprimé en vérité avec une singulière qualité de pensée et de style. Or ce qui a été nommé parfois de ce nom n'est qu'une vieille conception propre à l'ancienne société dans laquelle l'homme exploite son semblable – une conception que Darwin ne formula jamais, bien au contraire.

« L'homme est un loup pour l'homme », disait Hobbes au XVII^e siècle. On l'a répété de nos jours en transposant au domaine de la vie sociale le principe de la compétition vitale et de la sélection naturelle – survie des plus forts – que les inégalités et les misères produites ainsi par les inévitables et bénéfiques lois naturelles était la condition de tout progrès... C'est en contestant cette thèse, soutenue en Angleterre par Huxley, que Kropotkine écrivit son livre décisif, *L'Entraide, un facteur d'évolution*. Voici sa démonstration : ce n'est pas par la lutte intestine que progressent les espèces, mais par l'association dans la lutte contre la nature. Darwin lui-même écrivait : « Il n'y a pas de lutte entre les individus d'une même espèce, sauf en cas de pénurie ou de compétition sexuelle ». Et même dans ce dernier cas, la lutte revêt fréquemment des aspects d'une émulation qui exclut, puisqu'elle est inutile et trompeuse, tout recours à la violence. Les loups, les tigres, les requins ne se dévorent jamais entre eux, sauf dans le cas où la faim les tenaille, car alors ils disparaîtraient de la surface de la terre pour laisser place à d'autres espèces plus aptes à la fraternité et à la paix.

Si les hommes purent sortir des cavernes, où la peur des bêtes sauvages les retenait la nuit, c'est parce qu'ils s'aidèrent mutuellement au

jour le jour pendant de nombreux siècles. C'est pour cette même raison que la civilisation survécut aux guerres bêtement criminelles et que le progrès recommença. Les luttes fratricides peuvent périodiquement dévaster l'humanité; demain celle-ci sortira de l'actuelle tragédie malade, appauvrie, convalescente et endormie, mais en rassemblant les hommes qui reprendront la vie, la bonne et saine lutte pour se rendre meilleurs et plus heureux. L'immense crime qui s'accomplit ne témoignera pas contre la loi de l'entraide mutuelle comme la folie contre la raison. L'impérialisme demeure réfuté par les faits. Ne l'oublions pas, quel que soit à nos yeux le prestige du poète qui le défend.

5. Dionysos – Conclusion

Les hommes ont toujours aimé les symboles. Quand ils conçoivent la grandeur et la beauté possible de leur vie, ils aiment imaginer dans leur esprit des formes parfaites, si vivantes qu'elles surpassent aussitôt toutes les réalités médiocres. La création sans cesse renouvelée de ses divinités éternelles se fait dans les esprits les plus clairvoyants. Comment ne pas incarner dans des images de rêve l'amour, la joie, l'espérance, la victoire de vivre, la vie même enfin, avec ses multiples richesses sidérales, terrestres, humaines?... Mais les peuples qui « abondent en allégories », en plus hauts symboles, en poètes érigent des statues immaculées et primitives qui expriment simplement l'idéal de l'homme!

Nietzsche éleva la sienne, ancienne, mais rajeunie par le don de son esprit ardemment moderne, et la nomma en grec Dionysos.

Le plus grand des amants de la vie devait choisir entre les dieux antiques – qui ne mourront jamais complètement, car sous les mensonges et les déformations mystiques, ils incarnent dans des figures humaines, mais héroïques, les aspects de la nature – il devait choisir, nous disions, celui qui était entre tous la personnification de la saine joie d'exister. En opposition aux cultes qui dédaignent et flétrissent la

vie physique, Dionysos l'exalte sans l'appauvrir, avec noblesse et harmonie. On pourrait le représenter comme un athlète moqueur, qui, dans un de ces jardins où Épicure invitait ses amis, entouré de jeunes dénudées, de poètes, d'amants et de sages, levait au travers d'un rayon de soleil une coupe de vin savoureuse. Et ce vin de Dionysos est le jus de tous les fruits de la terre, la jouissance offerte pour tous qui est nécessaire d'accepter complètement. Dionysos enseigne la beauté de l'amour charnel, de la course et de la lutte, de la danse et du chant, de l'aventure épique et de la méditation silencieuse. Soyez entiers, sachez vivre pleinement, n'ayez pas peur de souffrir pour jouir entièrement et vous serez comme Dionysos, le Dieu-homme qui rit et donne sans compter, libre sous les cieux libérés!...

La belle bête humaine victorieuse, intelligente, vouée aux sources primitives de la vie âpre et tonique que la nature accorde aux forts, tel serait le surhomme... Et cela importe-t-il après tout que Nietzsche ait méconnu des vérités philosophiques essentielles, qu'il se soit trompé parfois sur la fin et les moyens, qu'il ait été passionnément injuste? Maintenant que la critique distingue dans son œuvre l'idéalisme rétrograde et le véritable idéalisme, nous ne devons pas avoir peur de la séduction de ses erreurs. Arrêtons-nous devant la statue de Dionysos et pensons à l'enseignement qu'il nous lègue et qui doit rester...

Soyez libres... « Une vie libre reste ouverte aux grandes âmes. »

Soyez volontaires! « Ô volonté! Fin de toute misère, toi ma nécessité, réserve-moi pour une grande victoire ».

« La volonté libère puisqu'elle est créatrice ».

« Oui, il y a en moi quelque chose d'invulnérable qui ne peut être enterré et qui fait sauter les rochers: c'est ma *volonté*. Voilà ce qui advient à travers les années, silencieux et immuable. »

Soyez généreux! Soyez durs envers vous-mêmes pour vous fortifier et plus tard vous donner sans compter. « Je te crois capable de toutes les méchancetés et pour cela je te demande d'être bon »...

Jouissez de vivre! Avec orgueil, avec beauté. Aimez la vie haute, savourez-la intensément.

« La volupté, c'est pour les cœurs libres quelque chose d'innocent comme le chant de la jouissance terrestre, c'est la débordante reconnaissance du futur par le présent ».

« Le désir de dominer qui monte chez les purs et les solitaires, les attirant vers les hauteurs de leur propre satisfaction, ardente comme un amour qui tracerait dans le ciel des joies séduisantes et éblouissantes »...

Ô, qui trouvera le véritable nom pour baptiser et honorer un tel désir! « *Vertu qui donne*, c'est ainsi que Zarathoustra appela un jour cette abstraction inexprimable ».

Soyez égoïstes! Zarathoustra fit « l'éloge de l'égoïsme, le bon et sain égoïsme qui naît de l'âme puissante, uni à un corps svelte, beau, victorieux et réconfortant, autour duquel tout se fait reflet. Le corps agile qui persuade, le danseur dont le symbole et l'expression est l'âme heureuse de soi-même. Le plaisir égoïste de tels corps, de telles âmes se nomme *vertu*.

Avec ce que dit de bon et de mauvais cette jouissance égoïste, il se protège lui-même comme s'il s'entourait d'une forêt sacrée, avec les mots de sa parole, il répudie loin de lui tout ce qui est sans valeur ».

* * *

Certainement, un tel égoïsme n'a rien de vil et est si ample et sain que ses fruits seront nécessairement la haute bonté, l'instinct fraternel, l'amour profond qui sait aller jusqu'au sacrifice... Puisqu'il cherche toujours sa propre satisfaction, voilà le principe même de l'égoïsme inévitable qu'il est nécessaire de bien connaître; mais pendant que l'homme sans force ne rencontre de satisfaction que dans la défense jalouse des limites de sa médiocrité, l'homme supérieur la trouve dans le don désintéressé de sa puissance. Le Christ se laissa crucifier car la plus haute satisfaction de son âme était dans le sacrifice absolu...

Un tel désir de dominer ne peut-être confondu avec celui des misérables qui, ne se dominant pas eux-mêmes, croient régner par le fouet. Une telle volonté exige la pleine liberté pour tous. Une telle générosité ne peut admettre de servitudes.

Si Nietzsche, entraîné par son tempérament passionné conduit immédiatement aux extrêmes par l'abus de sa dialectique exaltée, ne l'a pas voulu ainsi, il nous appartient, à nous libres chercheurs, d'aborder son œuvre et de ne retenir pour notre édification que les seuls enseignements qui *valent*.

Il a été notre ennemi. Soit. Lui-même nous a dit: « Désirez des adversaires parfaits ».

La lutte est plus belle, plus féconde avec eux. Entre adversaires « parfaits », on pourrait fraterniser. « Vous ne devez pas avoir autre chose que des ennemis dignes de haine, et non pas dignes de mépris: il est nécessaire que vous soyez orgueilleux de vos ennemis. »

Il a été le philosophe de la violence et de l'autorité, mais, comme nous, il ressentait un amour immense de la vie et de la connaissance, le désir invincible de combattre pour sa cause, le dégoût de l'ordre social actuel et des médiocrités vers lesquelles nous descendons, la nécessité de détruire les vieilles idées et les vieilles choses, d'aider à détruire ce qui s'effondre pour que l'on puisse ensuite renaître.

En plus de l'exemple de son audace de penseur, il nous a enseigné l'horreur de la vie mesquine, l'orgueil de souffrir noblement, le culte de la volonté et de la joie.

Souvent son prodigieux talent d'expression a vivifié les idées que nous servons. Il a été sincère et puissant. Par moments, il a été notre compagnon de route, et peut-être à ce moment-là, le meilleur de son âme s'est révélé trop multiple et compliqué. Son chemin de vie fut douloureux. Rares sont les penseurs qui ont souffert d'une telle malédiction. Incompris, méconnu, seul, isolé dans sa pensée comme dans son existence quotidienne et malade, parfois désespéré, mais sachant

toujours se dominer, il erra pendant dix ans à travers une Europe déserte, où il ne voyait *rien* digne d'être aimé ou servi. Sa voix qui dut être accueillie plus tard comme celle d'un prophète se perdait sans échos. On ne faisait pas attention à ce grand marcheur au front spacieux *qui n'était rien de plus qu'un penseur...*

Après ces dix années de déracinement, la folie le domina dans l'isolement. Et par une active ironie du sort, lui, qui écrivit des pages magnifiques sur la *mort volontaire* survécut dix ans à son intelligence... En vérité, il écrivit avec son sang!

Par son œuvre, très forte en ce temps de fade médiocrité, par sa sincérité absolue en ce temps d'hypocrisie; par sa passion en ce temps de lâcheté; par son originalité en ce temps d'uniformité; par sa pauvre vie de désespoir et de souffrance; par sa triste fin de penseur; par sa malheureuse mort de fou, je l'aime. Et je l'écoute et m'inspire largement de son œuvre. Mais je ne le suis pas. Imitant son exemple de critique et de penseur libre, je ne lui demande qu'une aide pour trouver *ma vérité*.

Je ne me fais pas d'illusion sur la valeur de ses préjugés, je ne ferme pas les yeux sur ses erreurs. Il regarda les choses et les hommes de front, avec l'insolence et l'irrespect d'un réfractaire. Et combien il méprisa l'aveuglement de ceux qui aujourd'hui voudraient lui ériger je ne sais quel vain culte! Parce que ce maître ne voulait pas de disciple.

Et pour finir, je rappelle les mots de Zarathoustra à ceux qui croyaient l'avoir compris :

« Maintenant je vous ordonne de m'abandonner et de vous trouver vous-mêmes. »